

Proposition de programme : Jean-Marie Brandt et Mario Poloni, formateurs laïcs, groupe de débat Aggiornamento « soutenu par le Service de formation des adultes de l'Église catholique dans le Canton de Vaud »

AGGIORNAMENTO 45

9 MARS 2020

1 LA RÉSURRECTION

Accueil, lecture JMB 15'

2 TÉMOIGNAGE EN RÉSURECTION : PYRAMIDES, SINAÏ ET CANAAN

Promesse et témoignage : historique du Jugement dernier JMB 30'

3 TÉMOIGNAGE EN RESURRECTION : PAUL EN NOUVELLE CORINTHE

Récurrence du questionnement : Corinthe et Silicon Valley MP 30'

4- PARADIS, PURGATOIRES, LIMBES, ENFERS ET AUTRES SCHEOLS

La quête de la preuve MP 30'

5 SYNTHÈSE, DÉBAT, AGGIORNAMENTO: QUEL FUTUR?

Tous 15

APERÔ OFFERT ET QUÊTE POUR NOTRE PAROISSE D'ACCUEIL

LIEU : SALLE DE PAROISSE SAINT-MAURICE A PULLY, AV. DES COLLEGES 29, 1009 PULLY (SALLE SOUS L'EGLISE, parking adjacent), 19H30 à 21H30 - 22H00

Jean-Marie Brandt et Mario Poloni 079 345 80 46

1 LA RÉSURRECTION

Accueil, lecture

JMB

15'

Nous vous proposons une parole inspirée dont la présentation en aggiornamento est comme une résurrection, puisqu'elle remonte au 30 juillet 2010. Jésus pour commencer, le Christ ensuite ou le choc perpétuel de la résurrection :

EVANGILE AU QUOTIDIEN DU VENDREDI 30 JUILLET 2010

Saint(s) du jour : St Pierre Chrysologue, archevêque et docteur de l'Église († 450),

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu 13,54-58.

Jésus alla dans son pays, et il enseignait les gens dans leur synagogue, de telle manière qu'ils étaient frappés d'étonnement et disaient : " D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles? N'est-il pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères : Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes chez nous ? Alors, d'où lui vient tout cela ? » Et ils étaient profondément choqués à cause de lui. Jésus leur dit : « Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie et dans sa propre maison. » Et il ne fit pas beaucoup de miracles à cet endroit-là, à cause de leur manque de foi.

Extrait de la Traduction Liturgique de la Bible - © AELF, Paris

Commentaire du jour : Bienheureux Jean XXIII (1881-1963), pape, Journal de l'âme, §1901-1903 (trad. Cerf 1964, p. 240)

« D'où lui vient cette sagesse... ? N'est-il pas le fils du charpentier ? »

Chaque fois que je repense au grand mystère de la vie cachée et humble de Jésus pendant ses trente premières années, mon esprit est toujours plus confondu et les paroles me manquent. Ah ! c'est l'évidence même : en face d'une leçon si lumineuse, non seulement les jugements du monde mais aussi les jugements et la manière de penser de beaucoup d'ecclésiastiques paraissent complètement faux et se trouvent vraiment à l'opposé.

Pour ma part, j'avoue n'être pas encore arrivé à m'en faire une idée. Pour autant que je me connais, il me semble que je ne possède que l'apparence de l'humilité, mais son véritable esprit, cet « amour de l'effacement » de Jésus Christ à Nazareth, je ne le connais que de nom. Et dire que Jésus a passé trente années de vie cachée, et qu'il était Dieu, et qu'il était « la splendeur de la substance du Père » (He 1,3), et qu'il était venu pour sauver le monde, et qu'il a fait tout cela uniquement pour nous enseigner combien l'humilité est nécessaire et comment il faut la pratiquer ! Et moi, qui suis si grand pécheur et tellement misérable, je ne pense qu'à me complaire en moi-même, à me complaire en des succès qui me valent un peu d'honneur terrestre ; je ne peux pas concevoir même la pensée la plus sainte, sans que s'y glisse le souci de ma réputation auprès des autres... En fin de compte je ne sais m'accoutumer qu'avec un grand effort à cette idée du véritable effacement, tel que Jésus Christ l'a pratiqué et tel qu'il me l'enseigne.

2 TÉMOIGNAGE EN RÉSURECTION : PYRAMIDES, SINAÏ ET CANAAN

Promesse et témoignage : historique du Jugement dernier

JMB

30

Recommandation au lecteur : s'attacher aux phrases soulignées, dont deux doublement, qui sont essentielles.

A) Égypte ancienne

La remontée égyptienne sur la ligne de la tradition politique¹

Approfondissons l'apport de Mat dans la lecture diachronique de la tradition égyptienne. Si l'on ne distingue ni philosophie, ni religion égyptiennes en tant qu'universaux, idées ou champs conceptuels différenciés, il existe en Égypte et cela dès l'aube de son témoignage élaboré, accompli, achevé dès les premières dynasties (IV-III millénaire av. J.-C.) des éléments essentiels qui seront plus tard repris dans les discours conçus comme religieux ou philosophiques. D'abord la notion clairement explicite d'un principe fondateur unique se manifestant sous la forme de l'harmonie universelle, Mat, qui repose sur la gestion des rapports de l'homme à la société (la politique), au cosmos, au juste, à l'éternel, aux dieux. Selon Assmann :

"Il n'y a pas de notion égyptienne qui exprime plus clairement cette unité originelle que la notion de Maât, signifiant à la fois vérité, ordre et justice et englobant ainsi ce que nous différencions comme religion, sagesse, morale et droit [...] une façon de conceptualiser le monde qui n'a pas fait de distinction entre théologie et science, cosmos et société, religion et État."

Plus communément Maât est interprétée comme l'ordre cosmique, la vérité en tant qu'expression de l'harmonie de l'ordre réel des choses dans sa réalité universelle, comme dans sa réalité individuelle.

"Le cosmos apparaît comme le prototype de tout ce qui est permanent, significatif et ordonné, et tout ce qui aspire, dans le monde humain, à la permanence, la signification et l'ordre doit s'adapter et s'intégrer dans l'ordre cosmique."

Ces observations montrent que les ingrédients de la pensée politique notamment sont contenus dans la notion de Maât, qui remonte au plus antique de la tradition égyptienne, au plus archéologique des empreintes de la culture occidentale.

Maât incarne la médiation entre le Démiurge créateur (dont le projet est l'harmonie porteuse d'éternité) et l'univers (dont le projet est le rapport de l'homme à la nature divinisée), tous deux sans cesse menacés par les forces de l'anarchie et du chaos. Pour certains, cette médiation est le lien entre une vérité absolue et une connaissance immanente. Le périmètre d'impact demeure l'immanence. Certes sont présents celui dont le nom est caché et les mystères, mais le lien s'établit dans la personne de l'initié. Le chaos préexiste et le Démiurge est autogame. Démiurge et chaos évoluent dans des structures relatives. On peut à nos yeux parler de principe premier, mais pas de vérité absolue, en tous les cas pas d'absolu par rapport à l'immanence. Le socle ou balance en forme de quartier de lune, sur le plateau de laquelle repose assise la déesse Maât, se confond avec la balance mise en action par Thôt pour juger les défunts et avec le trône du pharaon médiateur du divin. Le pharaon, pour le compte de la divinité, se porte garant de Maât et de l'ordre universel ici-bas.

¹ BRANDT Jean-Marie, *L'obsolescence de l'offre religieuse*, Genève, (thèse de doctorat en théologie, un, Lausanne) Ed. Slatkine, 2010, para. no 2.3.5

Le concept de Maât étant rappelé, voyons son lien avec celui de tradition. Assmann décrit trois étapes que le concept a franchies pour représenter la tradition :

- a- L'objet doit devenir thématizable pour être communiqué, soit que les conditions historiques et sociales aient créé une remise en cause, une crise des certitudes,
- b- l'objet doit être textualisé, c'est-à-dire suivre un processus de répétition de référence, de conservation, ce qui fait appel à des cadres sociaux, des institutions,
- c- l'objet doit être canonisé, ce qui revient à faire reconnaître le caractère obligatoire du texte, lequel, par la corrélation religion-culture, est à son tour canonisé.

Il s'agit toujours d'une stratégie de ce que nous appelons la mémoire culturelle, qui fait qu'une société préfère se fonder sur tel ou tel texte pour stabiliser son image d'elle-même et son identité. La mémoire culturelle d'une société correspond à la nécessité de se reproduire, de garder une identité reconnaissable à travers les générations.

On parle de "mythe d'état fondamental" selon Jan Assmann et, pour rejoindre l'idée générale de Arendt, de réussite d'organisation politique. La tradition fonde le comportement social et politique en Égypte.

La mémoire culturelle prise dans la tension religion-culture fait apparaître, en Égypte, la tradition comme le média d'accès à l'au-delà, qui permet de se comporter librement, dans son identité propre, conformément aux principes de l'ordre, de la justice, de la paix universels, ici-bas d'abord, pour l'éternité dans l'au-delà ensuite. C'est de son vivant que l'Égyptien, futur Osiris (qui a connu la mort et qui, ressuscité, recomposé par l'amour de son épouse, est devenu modèle et but ultime de tout vivant, le dieu des morts), apprend à partager la culture qui lui permettra d'être sauvé, soit de survivre et de survivre bien. Malgré la rareté et la fragmentation des textes qui nous sont parvenus des premières périodes, on observe, dès les premières dynasties, la ligne politique qui, par tradition et autorité, sera maintenue dans le futur, avec les Textes des Pyramides, le Texte des Sarcophages, le Livre de l'Amdouat, le Livre du Jour, le Rituel des Heures, le Livre des Morts, par exemple. Il ne s'agit pas de compilations de formules abstraites ou magiques, de rituels à l'état pur, mais bien d'une littérature à part entière qui reflète la culture d'un peuple dans ses dimensions politiques d'abord, mais aussi religieuses, éthiques, sociales. Une littérature qui fait le lien entre l'au-delà et l'ici-bas, le présent et l'éternel, le chaos et l'harmonie, le néant et l'être, le pharaon, l'administré et la divinité, le singulier et l'universel. La corrélation religion-culture apparaît dans un rapport de tension particulièrement bien équilibré dans la mémoire culturelle de la tradition de Maât.

Assmann introduit la notion d'unio liturgica, qui reflète le degré de maturité dans l'harmonie accompli, dans la corrélation des pôles religion-culture qui sous-tendent la tradition du questionnement ultime :

"Il ne s'agit pas de s'unir à Dieu dans le sens d'une unio mystica, mais bien d'entrer dans une collectivité d'adorants de l'au-delà dans le sens d'une unio liturgica. À cette idée d'union liturgique se rattache celle de force salvatrice. Celui qui sait, par ses réceptions liturgiques, intervenir dans la liturgie des êtres de l'au-delà, est l'un d'entre eux et prend part à leur destinée bienheureuse."

Cette union marque la participation des adorants à l'événement ultime (le salut), guidés par l'inité selon un rituel convenu. Cette notion d'unio liturgica témoigne de façon expressive en faveur de nos hypothèses d'accomplissement dia- et synchroniques d'une révélation qui donne sa volumétrie au plan religion-culture par l'insertion progressive du vecteur de l'inconditionné, soit par l'ouverture toujours plus large à la réponse au questionnement ultime, à la tension, au couple que Tillich nomme Raison et révélation, ou encore l'être et Dieu.

À titre de comparaison, c'est dans une unio mystica que Saint Augustin s'exclame :

"Tu nous a faits tournés vers toi,
Et notre cœur est sans repos
Jusqu'à tant qu'il repose en toi."

Par l'écriture, mieux par la littérature, l'homme se transporte dans l'au-delà pour y gagner avec son salut l'éternité, tout en conservant son identité d'homme qui agit selon Maât. C'est aussi par cette même intermédiation que la connaissance se transmet de génération en génération et que, en l'occurrence, elle s'est exprimée en direct dans la civilisation égyptienne, durant plus de trois mille années et indirectement à travers la nôtre pendant encore deux mille années. L'ordre des profondeurs de l'au-delà égyptien n'atteint cependant pas au transcendant : il prépare à son irruption.

Le caractère politique de la démarche du salut, repris par la mythologie osirienne, s'est renforcé par sa démocratisation. Nous nous situons dans la perspective d'une révélation en préparation, qui tend à dévoiler le passage entre le transcendant et l'immanent tandis que le monopole, ou l'oligopole du théologique ou du divin, comme du social, quand il est réservé à l'élite intellectuelle et dirigeante, finit, par évolution et révolutions, de renforcer sa proximité avec l'ensemble concerné, jusqu'à reproduire, au niveau de l'individu égyptien, la démarche du questionnement ultime. Chaque individu finit par devenir son propre Osiris personnel, contribuant à fonder son rapport avec son souverain, le pharaon. C'est l'évolution d'une tradition qui se renforce par l'adaptation de l'offre à la demande dans la gestion du questionnement ultime.

La tradition égyptienne qui se vivifie autour de Maât est un savoir (une connaissance) qui "procède non de l'observation, de la mesure et du calcul, mais de l'intuition et de l'imagination." Or, dans une structure sociale et économique équilibrée comme celle de la société égyptienne en général, en-dehors des temps de crise (crues du Nil insuffisantes, disettes, Périodes dites intermédiaires, invasions), le peuple vit dans la suffisance et l'équilibre des ressources essentielles, alimentaires, juridiques, sécuritaires, administratives, sociales. La réponse au questionnement ultime tient dans le rapport équilibré entre l'homme, la société, l'univers, le divin et l'au-delà, le cosmos, celui-ci se présentant comme une double face réflexive entre la vie terrestre et sa continuation dans l'au-delà après la mort, le séjour des vivants, celui des morts, le jour et la nuit, l'ordre et le chaos. Il n'est pas d'absolu ni de transcendant dans l'équilibre cosmique. Maât est cependant une réponse au questionnement ultime.

L'intuition, l'imagination et la raison, comptent au nombre des ressources collectives chez un peuple vivant dans une société équilibrée où les besoins essentiels sont couverts. Les besoins spirituels y trouvent l'espace et le temps nécessaires à des réponses appropriées. Mais la connaissance savante n'en demeure pas moins l'affaire d'une élite : les livres égyptiens parlent de l'initié, dont le pharaon était le premier des représentants. Or "seuls 1 à 2 %, peut-être 5 % de la population au Nouvel Empire savaient lire et écrire." La caractéristique de cette société tient dans la qualité de son administration, son autorité, sa tradition, sa spiritualité et dans la complicité largement répandue et partagée d'une symbolique qui innerve la corrélation religion-culture aussi bien pour la vie de tous les jours que pour les plus profondes spéculations sociales ou métaphysiques. Une complicité qui forge l'identité du peuple, du souverain et de la nation. Une complicité qui paraît à la fois condition et conséquence de Maât.

Il n'y a guère de domaine de la vie qui ne fût de quelque façon en contact avec l'écrit. S'il est vrai que seul un petit nombre de gens savaient écrire, ce qui était écrit n'était celé à aucun Égyptien. L'écriture n'était pas un art ésotérique auquel le peuple n'aurait pas osé songer, mais une technique culturelle

sur laquelle reposait l'État entier, avec ses différentes branches économiques et institutions, et à laquelle chacun à sa manière avait à faire, même si lui-même ne la maîtrisait pas activement.

La culture égyptienne est de tradition écrite et sacrée. Elle se vit et se transmet dans le partage de tous, chacun y trouvant l'expression de son rôle, de son rang, de sa mission, de son destin, de sa place à côté de Maât.

Selon la terminologie de Jean Asmann, les Égyptiens sont les "maîtres du minimalisme". Tout peut être réduit (nous dirons mis à portée). Par exemple, une minuscule fausse porte représente le temple monumental et l'ouverture à l'éternité, l'offrande funéraire se limite à quelques gouttes d'eau, la momification à quelques onctions et bandages. En vertu de la règle universelle de la pars pro toto, Maât permet d'appliquer, dans la tension entre droits et exigences, l'égalité envers l'individu immergé au cœur de la société pharaonique, quel que soit son rang, son pouvoir, sa richesse, son hérédité, son héritage. La vertu du symbole, par exemple sous la forme de Maât, place, dans la corrélation religion-culture, l'homme analphabète ou simplement non savant, le paysan du Nil, le peuple, dans la même portée, sensation, sensibilité, intuition des enjeux de vie, de survie, sociaux et spirituels que le noble, le scribe, dès lors que le symbole dans son rapport minimaliste est partie intégrante de la vie quotidienne. Le langage à double signification et notamment le jeu de mots, la recherche ludique ou sérieuse du sens caché, sont viscéralement ancrés dans la culture de tous les Égyptiens. La puissance de la foi propre à l'individu égyptien, homme religieux par tradition, son espérance d'une récompense conditionnée à la pratique d'une éthique vécue au quotidien dans le cadre d'un corps quasi mystique dont pharaon est le garant, entraîne nécessairement, par le jeu de l'équilibre de Maât, une démocratisation de la société, alors même que richesses, connaissances et pouvoir se trouvent concentrés auprès de l'élite. "La maxime selon laquelle une tombe - autrement dit la vraie tombe - se construit par la pratique de Maât où la vertu est le (véritable) monument de l'homme élargit considérablement l'accès à l'immortalité en le rendant indépendant des investissements matériels."

La littérature égyptienne, acte social dans sa fonction d'expression de la culture, acte religieux dans sa fonction d'expression de Maât, véhicule la tradition de la réponse, d'une réponse au questionnement ultime. Elle donne le cadre nécessaire pour que la tradition remplisse son rôle de garante de l'autorité et de la piété (les trois paramètres de la trinité romaine arendtienne), au fil de la tradition qui relie les générations, par exemple pour la métaphysique du passage de la vie à la mort et à la vie éternelle. L'importance de la littérature est à la mesure du fait qu'elle est présentée comme une ambition noble que chacun peut et doit partager. On sait que la fonction de scribe est ouverte à tous (à l'exception des femmes par ailleurs vraisemblablement mieux respectées en Égypte que dans n'importe quelle autre civilisation ancienne) et qu'elle ouvre l'application de Maât aussi bien à la vie civile qu'à la vie religieuse.

"La littérature apparaît ici comme la continuation ou plutôt le perfectionnement de l'architecture monumentale, de la pierre, par d'autres moyens spirituels [...]. Une telle persistance est fondée non seulement sur la perfection du résultat mais aussi sur la transparence culturelle diachronique."

"Mais on prononce leurs noms à cause de leurs livres
 Qu'ils ont écrits durant leur existence :
 Il est bon de se souvenir
 Que leurs œuvres sont pour les confins de l'éternité.
 Fais-toi scribe : prends à cœur de l'être,
 Que ton nom devienne pareil aux leurs !
 Un livre est plus avantageux qu'une stèle gravée,

Qu'une enceinte fortifiée.
 Ces édifices et pyramides s'élèvent
 Dans le cœur de celui qui prononce leur nom.
 [...]
L'homme trépasse, son corps devient poussière,
 [...]
Mais un livre fera que son souvenir
Passera d'une bouche à l'autre."

La civilisation égyptienne nous paraît à tel point consciente de l'importance de la tradition, qu'elle a trouvé les moyens de la concrétiser, de l'assurer aussi bien par des monuments colossaux, que par des miniatures, par l'écriture, la symbolique, la littérature. La culture avait ceci de fondamentalement religieux qu'elle ouvrait l'accès à l'au-delà, au salut et à la vie éternelle sur le double axe des générations et des couches de la société. La ligne politique de Maât se déploie dans l'articulation des trois paramètres de la trinité romaine : tradition, autorité, religion. La culture égyptienne, dans sa corrélation avec la religion, constitue l'élément fédératif et le dénominateur commun et syncrétique de la société égyptienne.

B) De l'Égypte à la Modernité : hellénisme, judaïsme, Lumières

Rupture du fil de la tradition : la Modernité²

Après avoir remonté l'axe diachronique jusqu'à l'origine traçable de la *tradition* définie comme véhicule du couple religion-culture, pour constater que les paramètres essentiels du questionnement ultime (de la préparation de la révélation selon l'hypothèse tillichienne), s'y manifestent de façon évidente et répandue, nous relâchons, notamment avec Hannah Arendt dans les eaux plus proches de *la tradition et l'âge moderne*,³ qui se prépare en Israël et en Grèce.

Israël (par la révélation de l'Éternel) et la Grèce (par la spéculation métaphysique) rompent l'ordre tranquille de la captivité cosmique, avec l'irruption disproportionnée, ébranlante, par rapport à l'équilibre universel de Maât, d'un élément *hétérogène* : le Dieu unique et la transcendance, l'Être et l'aporie de l'essence. Jusque-là il y avait "identification programmatique du cosmos, de la société, de la nature et de la culture".⁴

Avec les innovations que sont l'éthique et le vrai, interviennent les sphères fondamentalement politiques et sociales de l'*être* et du *devoir*, de la conscience, du libre-arbitre, de *l'individu* dans son rapport au cosmos, aux dieux, à Dieu. Par ailleurs, la puissance de l'Éternel n'est plus en rapport avec le principe originel et fondateur de l'équilibre cosmique selon Maât : l'Éternel est un seigneur unique, tout-puissant qui se révèle dans l'exigence de la transcendance.

Le Vrai, le Beau, l'Idée, qui n'atteignent pas à la transcendance, surplombent l'être, le singulier, de l'échelon abstrait de leur *universalité*. Cette universalité s'impose par définition, tel un surplomb inatteignable pour l'être-là. La destinée échappe même aux dieux exilés du cosmos et réfugiés sur l'Olympe, qui, de surcroît, sont *immortels* et non pas *éternels*. Les éléments traditionnels présents dans l'autorité librement consentie de Maât, vont mûrir sous forme de concepts philosophiques et religieux disproportionnés, d'un autre ordre, dont le poids va rompre l'équilibre cosmique de Maât. Pourtant Maât contient l'ensemble de ces éléments, mais sous la forme immature d'un discours hors concept :

² Dito, para no 2.3.6

³ ARENDT Hannah, *op. cit.*, 1972, p.28.

⁴ *Ibid.*, p.21.

"le concept est compact, les discours ne le sont pas."⁵ Le fait de construire le concept autour du *discours* a fait glisser le curseur à la proximité du pôle *culturel*, déséquilibrant le rapport de corrélation religion-culture. La *tension* cependant demeure et les sauts qualitatifs induiront de nouveaux modes de révélation. Le lien est conservé et l'évolution se poursuit. Assmann parle du *Sitz im Leben* de Maât, dès lors que, s'en tenant aux discours pour eux-mêmes, "on a affaire à des phénomènes sociaux, politiques et religieux."⁶ Avec le surplomb totalitaire de l'*universalisme*, s'ouvre la rupture de la tradition qui portera jusqu'à la Modernité et les excès du XXème siècle.

Selon Arendt, notre civilisation, par l'intervention du *totalitarisme*, qui ne peut être compris avec les catégories habituelles de la pensée politique, a rompu la continuité de l'histoire occidentale : "la rupture dans notre tradition est maintenant un fait accompli."⁷ La *tradition* en tant que véhicule de la *trinité romaine*, a disparu en faveur d'un substitut qui ne la remplace pas et qui met en péril la stabilité de sa structure. "Le fil de la continuité historique fut le premier substitut de la tradition"⁸ selon l'idée *hégélienne* d'un développement continu de l'histoire du monde prise comme un tout, avec pour conséquence logique la mise de côté de toute forme hétéronome d'*autorité*. La découverte du mouvement dialectique comme loi universelle, notamment de l'histoire ou de l'évolution, indique la concordance entre *res* et *intellectus*, l'identité ontologique entre idée et matière. Pour Arendt, la radicalisation de l'approche hégélienne par des Kierkegaard, Marx, Nietzsche, acheva la rupture avec la ligne de l'autorité, sans pour autant entraîner de conséquence immédiate pour la *tradition*. Le changement de paradigme, le *retournement* du premier de ces philosophes, fut en effet de sauter du doute dans la *croissance*, procurant un substitut ultime à la *perte* moderne de la tension *foi-raison*, en écho au *dubito* de Descartes. Le retournement qu'opéra le deuxième, soit de la contemplation à l'*action*, au travail, répond à cette philosophie de l'histoire qui, les yeux tournés vers le passé, y attend la révélation du devenir et du *mouvement* par substitution à l'*être*, à la vérité. Le retournement du troisième, soit du platonisme, du non-sensible, des idées, vers la volupté, la puissance de vie, est la réplique de l'interpellation vers un dieu transcendant.

[...]

Ces expériences de *retournement* expriment le potentiel humain dans son *questionnement ultime*. Elles lui permettent d'échapper à l'*incompatibilité* fondamentale qui existe entre *questionnement* et *réponse*, et ce qui est pire et davantage conforme à la réalité, entre *angoisse* et *forme* de questionnement. La *tradition*, dans la culture qui nous intéresse ici, nous apporte, avec le *mythe ou la parabole de la caverne* de Platon, un premier retournement connu explicité en tant que tel : le retournement de l'âme (*περιαγωγή της ψυχης*) mis par Arendt⁹ en parallèle avec l'Hadès chez Homère.¹⁰ Le retournement est un ingrédient de base du *Principe de pluralité*.

La lecture classique du mythe enseigne que l'homme enfermé dans la caverne de sa vie, s'il est amoureux de la vérité, dans sa quête de lumière, à force de se remettre en question par rapport à ses repères traditionnels, initiant des retournements complets de ses orientations ou de l'image qu'il se

⁵ *Ibid.*, p.27.

⁶ *Idem.*

⁷ *Ibid.*, p.40.

⁸ *Ibid.*, p.41.

⁹ In *ibid.*, p.52.

¹⁰ Odyssée, chant XI

fait de lui, du monde, de son essence, de ses valeurs, finit par accéder à l'essence des idées, notamment la vérité, la beauté, ou le bon, puis, ultime *retournement*, il retourne sur terre et dans sa caverne en gardant dans son cœur une *trace* (nous disons une *signature*) fossilifère, opaque, de son itinéraire de philosophe. Arendt complète cette tradition fondatrice du couple religion-culture par une vision élargie du *mythe de la caverne*, en faisant référence à l'Hadès.

Platon en effet reprend les mots d'Homère (*ειδωλον*: image ; *σκια*: ombre) pour décrire la vie après la mort dans le monde souterrain. Le *retournement*, en position homérique, consiste dans l'affirmation que le séjour nostalgique (où les âmes, à l'instar du Schéol hébreux,¹¹ errent sans but ni joie) :

"n'est pas la vie des âmes sans corps, mais la vie des corps qui se déroule dans un monde souterrain ; comparée au ciel et au soleil, la terre est comme l'Hadès ; images et ombres sont les objets des sens corporels et non un milieu pour des âmes incorporelles ; le monde vrai et réel n'est pas celui dans lequel nous évoluons et vivons et que nous devons quitter après la mort, mais les idées vues et saisies par les yeux de l'esprit."¹²

Le *mythe de la caverne*, avec le processus ou mieux l'attitude de retournement qui s'y trouve mise en scène et qui est conditionnée par la *pluralité*, représente peut-être la plus riche des sources d'où s'écoule entre les falaises de la *tradition*, le *concept de l'origine qui fait foi*, dans la *croyance* comme dans la *raison*, soit l'*αρχη* : le commencement, le principe, l'origine, le *fondement*. L'homme ne le rejoint que moyennant un *retournement* complet de son être, soit, comme nous le comprenons, un glissement du curseur sur l'axe de tension entre deux termes opposés par "la séparation platonicienne d'un monde de la simple apparence ombreuse et du monde des idées éternellement vraies."¹³ Ce *retournement* implique un effort gigantesque qui ne s'achève pas, tant il est vrai que le sujet s'en retourne à son état initial, tout ébloui de ses contemplations. Il s'agit bien là d'une remontée de l'aliénation de la finitude et d'un mode de réconciliation avec l'infinitude, mais sans effet de transcendance, puisque le sujet demeure identique à lui-même. Nous nous positionnons bien sur la voie de la *préparation* de la révélation dans le plan religion-culture et par rapport aux *conditions* de survie de la tradition (et donc de la poursuite de dite *préparation*), que sont la *remise en question critique* et le *retournement*.

Avec le *doute*, fondement de la science moderne, "le cadre conceptuel de la tradition n'a plus été assuré." ¹⁴ L'*action* a pris le pas sur la *contemplation* dans la quête de la vérité. La confiance bannie, "le concept de vérité comme révélation était devenu douteux."¹⁵ La théorie bascula d'un ensemble de *vérités systémiques prêtées à la raison et aux sens*, dans une mécanique d'hypothèses de travail que *modifient les résultats obtenus*. C'est le fonctionnement des hypothèses (et non pas la vérité, la pertinence, la valeur de l'hypothèse) qui est désormais seul en cause. La Modernité *bannit* le processus de retournement et avec lui l'ouverture au transcendant, la confiance dans l'inconditionné, la possibilité de l'essence, l'idée de l'absolu, la responsabilité de l'inconnu, du non-maîtrisable, du non-maîtrisable et à notre avis la poésie et l'art en tant que rejets des Muses. A la place de ces *valeurs*, la Modernité fabrique pour l'économie des objets d'usage ou d'échange qui trouvent leur valeur dans le fait de l'échange, dans leur seule *fonctionnalité*. La fonction d'échange des valeurs, de *moyen*, est devenue une *fin* en soi. C'est la société qui étalonne les valeurs de la Modernité avec sa nature limitée, relative et mutante, nous ajoutons *banalisante*.

¹¹ Schéol : voir ci-dessous

¹² ARENDT Hannah, *op. cit.*, 1972, p.53.

¹³ *Ibid.*, p.54.

¹⁴ *Ibid.*, p.56.

¹⁵ *Idem*.

C) Schéol [en judaïsme]

Ougarit est un des pôles de la civilisation cananéenne dont on retrouve des traits caractéristiques dans la Bible. Son dieu se nomme El, qui veut dire dieu, qui est le père des dieux dont Baal est le dieu de l'orage et sa parèdre Asherat. Or, les grands ennemis d'El et de Baal sont la mort et la mer. Des textes similaires sont présents dans la Bible à propos d'Yhwh. Dans les textes les plus anciens, Yhwh n'a pas d'emprise sur le Schéol, ou royaume des morts où végètent les défunts à l'état de fantômes.

Le schéol correspond aux enfers des Grecs où des fantômes errants s'entassent à l'état de légumes errant pour l'éternité dans le noir et le vague. L'espoir domine, par exemple chez les héros grecs que l'ingéniosité, la vaillance, la protection de dieux patrons et de la destinée peuvent, selon leur jugement combiné à celui des hommes, faire sortir du Schéol et vivre éternellement. On peut considérer que l'identité culturelle perpétuée sous la forme de récits quasi mythologiques équivaut à la forme de résurrection et de vie éternelle pratiquées à la fois par les Grecs et par les Romains. L'étymologie de Schéol vient de l'hébreux *saal*, demander, soit que c'est le lieu où l'on peut interroger les morts, soit l'idée du désert. Dans la Bible le mot Schéol est un nom proposé, employé sans article, en principe celui d'une divinité.

La vie dans shéol est conçue selon le modèle du séjour du cadavre sous terre, dans le caveau familial, un lieu froid, humide et sombre.¹⁶

Il est frappant d'observer la similitude des réponses données à la question ultime du sens de la vie, du comment et du pourquoi de la mort sur le Bassin méditerranéen, en particulier au Proche-Orient, en Grèce et à Rome. Il est intéressant de relever que la croyance la plus élaborée est l'égyptienne. D'ailleurs l'ensemble du système de finitude élaboré par l'Égypte est de loin le plus sophistiqué, le plus imaginaire, le plus artistique, le plus global et aussi le plus démocratique, au sens que progressivement le peuple tout entier devient apte à le pratiquer. Le conditionnement du bien et du mal sanctionné par un jugement objectif (le poids du cœur, soit le vécu personnel) en vue de la vie éternelle sous la forme de la dynamique d'une beauté solaire peut être considéré comme le plus sage, le plus achevée, le plus idéalisé, le plus humain. Le grand bémol tient dans le fait que la dimension culturelle est d'essence magique. Cela signifie qu'elle est matérielle et donc réservée aux Égyptiens. Sa dimension est limitée dans l'espace. L'invention du dieu unique Aton ne jouit dans ce perceptif pas de l'intuition ni de l'universalité, ni de la transcendance.

En judaïsme, l'invention de Dieu universel et transcendant est tardive et a nécessité une réécriture des Textes bibliques. Nous aborderons ce point plus loin.

Yahwh n'a à l'origine pas la capacité d'intervenir dans le Schéol. La descente du mort a clairement pour signification la séparation absolue d'avec Yhwh. Cette séparation est maladie, car la mort est maladie, corruption, impiété, qui rend le mort incapable de louer dieu. Ce qui fait que Dieu ne peut demander à Schéol le droit d'intervenir. La maladie est comprise comme une antichambre de la mort et de la séparation du Créateur de vie.

Isaïe relate la tentative d'alliance d'aristocrates de Jérusalem avec Schéol : ils considèrent que Schéol est plus fort que Yahwh. La mort est en effet plus forte que la vie. Tant qu'il n'y a pas résurrection. Et, comme on l'a vu avec nos aggiornamentios 42, 43,44, Il n'y 'a pas de résurrection envisagée dans le judaïsme avant le 3^{ème} siècle.

Elle sera effacée votre alliance avec la mort, votre pacte avec le séjour de morts ne tiendra pas.¹⁷

¹⁶ RÖMER Thomas, *L'invention de Dieu*, Paris, Seuil, 2014 et 2017, p.183

¹⁷ Cf., TOB, Isaïe, 28,14

Depuis le 7^{ème} siècle, on part d l'idée qu'Yhwh est aussi puissant que la mort et on cultive l'espérance de sa possible intervention pour faire remonter les morts. Le passage filtre les mondanités, en premier lieu les profils de réussite terrestre. Ce qui est une forme de justice dans l'absolu de l'égalité.

Mais Dieu rachètera ma vie au pouvoir des enfers ;
(mais Dieu rachètera mon âme des griffes du Schéol) ¹⁸

Oui, il me prendra.

Ne crins plus quand un homme s'enrichit
et quand la gloire de sa maison grandit.

Car, en mourant il n'emporte rien,
et sa gloire ne descend pas avec lui.¹⁹.

On appréciera la différence d'interprétation traductrice entre vie et âme : âme est une notion grecque et platonicienne ; vie est davantage une notion juive, en ce sens qu'il n'y a pas séparation entre âme et corps. En judaïsme, il n'est rien d'autre que l'incarnation spirituelle qui s'articule autour de trois axes: le cœur, le ventre, le souffle. Le souffle est le concept qui se rapproche le plus de l'âme. La notion juive (réveil) est proche de l'égyptienne (passage) où l'âme peut se détacher du corps, mais ne peut vivre sans lui. Chez les Grecs il n'y a pas résurrection de l'âme (éternelle et prisonnière du corps) et de la personne, chez les Juifs et les Égyptiens, c'est le contraire. Chez les Chrétiens, il n'y a ni résurrection de l'âme, ni de la chair au sens d'un passage ou d'un réveil (Lazare), mais renaissance à l'être, qui est la même personne de nature différente, totalement.

Tout au plus, la bénédiction de Yahw est apte à protéger le mort perdu dans le Schéol, bénédiction qui fut ensuite transféré des prêtres aux vivants.

:

Jean-Marie Brandt 9 mars 2020

¹⁸ Cf., Bible de Jérusalem

¹⁹ Cf., TOB, ps 49,17-18